

## Japon : des journaux poétiques féminins aux poètes féminins d'aujourd'hui

*par Patrick Simon*

Dès le X<sup>e</sup> siècle, les femmes aristocrates du Japon se mettent à écrire des waka<sup>1</sup> et de la prose en japonais, alors que les intellectuels masculins écrivent encore en chinois. C'est également à mettre en correspondance avec l'arrivée de l'écriture japonaise qui s'émancipe de l'écriture chinoise, à la même époque. À l'aide de signes phonétique et syllabiques, tracés de façon extrêmement cursive, cette écriture en forme de hiragana, est alors appelée onna-de, "écriture féminine"<sup>2</sup>. Et ces hiragana permettent surtout l'essor d'une littérature brillante - journaux intimes ou romans - où se s'illustrent plusieurs femmes de la cour.

---

<sup>1</sup> Première appellation du tanka, qui veut dire poème japonais, pour le différencier du poème écrit en chinois. Ce n'est qu'après qu'on lui donne pour nom Tanka, qui veut dire poème court.

<sup>2</sup> Hiragana 平仮名 ou Onna-de 女手 « écriture féminine » : une écriture pour la poésie japonaise qui évolue ainsi :

- le Akihagi-jô, attribué à Ono no Michikaze (894-966), Musée national de Tôkyô : le premier manuscrit (poétique) entièrement rédigé en sô-gana (étape intermédiaire entre les man.yô-gana réguliers ou semicursifs et les kana ou onna-de)

- les possibilités graphiques à l'époque de Heian : exemple du son « a » et déstructuration du sinogramme par simplification cursive (groupe onna-de ou hiragana), avec les choix possibles (安, 阿, 愛, 亜 et 悪)

- Ôjikishi, attribué à Fujiwara no Kintô (début 12<sup>e</sup> s.), musée Tokugawa (Nagoya) : style « éparpillé » et utilisation combinée de kana entièrement phonétiques et de sinogrammes pris pour leur sens (花, « fleur », et 君, « seigneur »), comme dans l'usage actuel.

Aussi, je vous présente ici quelques-uns des principaux journaux de poètes femmes :

- *Kagerô nikki*
- *Makura no sôchi*
- *Murasaki shikubu nikki*
- *Sarashina nikki*
- *Jôjin ajari no haha shû*
- *Sanuki no suke no nikki*

Le *Kagerô nikki*, ou *Mémoires d'une éphémère (954–974)* a fait l'objet d'une traduction et de commentaires par Jacqueline Pigeot.<sup>3</sup> Il est écrit par la mère de Fujiwara no Michitsuna (955-1010), et fille de Fujiwara no Tomoyasu.

Ce journal inaugure la prose poétique féminine au Japon. Il retrace une vingtaine d'années de péripéties de la vie conjugale, mais aussi les préoccupations relatives à la religion, à la nature, grâce au développement du récit de voyage. Il est le premier exemple où roman et journal intime se mélangent. Cette femme, de la noblesse moyenne, nous parle de sa vie, mais aussi des autres, principalement à partir d'échanges poétiques, comme ici :

*Cependant que, désœuvré  
je considère la pluie,  
chez nous l'on s'agite :  
que ces passages en trombe  
sont divertissants !*

---

<sup>3</sup> Mémoire d'un éphémère (954–974) par la mère de Fujiwara no Michitsuna, Collège de France, institut des Hautes Études Japonaises, diffusion De Boccard, Paris, 2006.

*En cette saison  
où l'on voit partout  
que se déverse la pluie  
le pauvre monde ne peut  
couler calmement ses jours.*

La forme de ces mémoires est intéressante, à plus d'un titre. L'écriture est manifestement à postériori des événements, ce qui est différent des journaux autobiographiques. Nous trouvons alors dans cette forme, la distance et l'espace nécessaires entre l'auteur et l'écrit. Il s'agit comme d'une aération de la page écrite, y compris avec l'écriture d'un tanka qui vient se juxtaposer à la prose. Ces mémoires diffèrent des « notes journalières ». Les poèmes y sont nombreux (261 waka, dont 119 de l'auteure).

Et schématiquement, ces mémoires se composent de trois types d'écriture : les poèmes ou séries de poèmes dont l'introduction en prose se limite strictement aux éléments nécessaires à leur décodage, les poèmes ou séries de poèmes dont l'introduction en prose déborde largement ce cadre ; enfin les développements rédigés exclusivement en prose, où elle aborde les intrications des relations humaines. Pionnière, elle a forcément tâtonné dans la forme. Quoi qu'il en soit, ces Mémoires ont exercé une influence importante sur la littérature de l'époque de Heian, ainsi que sur la littérature autobiographique féminine, introduisant notamment un genre psychologique où elle tente de nous faire pénétrer l'esprit féminin et les nuances délicates des rapports entre les sexes.

Les Notes de chevet (枕草子, **Makura no sōshi**) est une œuvre majeure de la littérature japonaise du XI<sup>ème</sup> siècle, attribuée à Sei

Shōnagon.<sup>4</sup> Son auteure, attachée à la Princesse Sadako, présente des écrits intimes, sous forme d'historiettes et de récits, qui relatent le Japon sous les Fujiwara. À la différence des journaux, il s'agit d'esquisses, sous forme de listes, « en laissant aller son pinceau ». Chaque titre de chapitre commence par « Choses » et à titre d'exemple : Choses ravissantes, Choses sans retenues, Choses qui ne servent plus à rien mais qui rappellent le passé.

Ou comme ici :

*Choses qui sont proches, bien qu'éloignées*

*Le paradis*

*La route d'un bateau*

*Les relations entre un homme et une femme.*

On y trouve également des poèmes, comme dans le chapitre 152, Choses auxquelles on ne peut s'abandonner :

*Dans la montée des rencontres*

*on n'a jamais le cœur en repos,*

*Car on craint*

*Que quelqu'un ne voie l'eau*

*Du puits jaillissant*

Voici une autre œuvre littéraire de cette époque, le *Murasaki shikubu nikki*. Elle nous permet de comprendre la question de l'éloquence de la situation où les auteurs se partagent entre écrire

---

<sup>4</sup> Notes de chevet, traduction et commentaires par André Beaujard, Connaissance de l'orient, Gallimard / Unesco, 1966.

la poésie en chinois ou en chinois japonisé. Outre le fait que ces récits entrent dans beaucoup de détails de la vie quotidienne, cela permet au lecteur de pénétrer dans son observation de la nature humaine.

Ce journal, ainsi que *Le Dit du Genji*, écrit également par cette auteure, doit beaucoup aux *Mémoires de la mère de Michitsuna*, dont je viens de parler. «

D'abord, de façon générale, le point de vue qui consiste à pénétrer dans toute leur subtilité les profondeurs de l'être humain ; en outre, certaines particularités de style, comme l'insertion de poèmes dans la prose ; enfin, pour le contenu, la reprise et la refonte de certaines scènes ou certains épisodes »<sup>5</sup>

Le Journal *Sarashina nikki* est d'une auteure inconnue, dont nous ne savons que le nom de son père, Fujiwara no Takasu. Écrit à partir de l'année 1021, c'est un récit de voyage, très imprégné de la nature, mais aussi qui relate une recherche du bonheur amoureux qui n'arrivera pas. Le récit se termine par des rêves ou relate des pèlerinages. Peut-être, comme en réponse à beaucoup de nostalgie et d'éphémères plaisirs... En voici un extrait :

*«Je pousse la porte: le brouillard noie le bord des montagnes qui vaguement s'éclaire... et plus que la splendeur des fleurs ou des feuillages rutilants, l'épaisse végétation et le ciel nuageux ont un charme inexprimable; et voici que le coucou lui-même, dans la ramure proche, plusieurs fois lance son appel:*

*À qui montrerai-je*

*À qui ferai-je entendre*

---

<sup>5</sup> Propos rapportés par Jacqueline Pigeot, dans « Mémoires d'une éphémère », déjà cité.

*La splendeur de l'aube  
En ce séjour de montagne  
Le chant répété sans fin*

D'autres poèmes encore :

*Quelle intensité de souvenir s'accroche à votre cœur ?  
Cette douce pluie tomba sur les feuilles.  
Pour un moment seulement nos cœurs se touchèrent.*

\*\*\*

*Même dans l'esprit toujours obscurci par le chagrin,  
Se projette le reflet de la lune brillante.*

\*\*\*

*Les mauvaises herbes croissent devant ma grille  
Et mes marches sont mouillées de rosée.  
Personne ne vient me voir  
Mes larmes sont solitaires, hélas !*

L'*Izumi shikibu nikki*, quant à lui, peut être considéré comme un roman, même s'il est, lui aussi, ponctué de poèmes. L'auteure garde une distance intellectuelle entre elle et son entourage, inspirée probablement par la doctrine bouddhiste. Elle est la fille d'un certain Ôé no Masamuné, directeur-adjoint des rites et gouverneur d'une province, et de Suké no naïshi, dont le père également était gouverneur d'une province.

Ce journal, « par la finesse de l'analyse psychologique, par l'émotion qui s'en dégage, par le ton personnel et l'inimitable authenticité des sentiments exprimés, se situe à la même hauteur que l'incontesté chef-d'œuvre des lettres japonaises, et sa vérité est telle que des femmes du XX<sup>e</sup> siècle ont pu s'y reconnaître, au point de voir en son auteure un modèle avant la lettre de la « femme libérée ».<sup>6</sup>

En voici deux poèmes échangés en fin du journal :

Elle :

*Serai-je donc seule  
pour faire un jour le récit  
de notre aventure  
qui rappelle les histoires  
des époques révolues*

Ce à quoi, il répondit :

*En ce monde odieux  
qui prodigue les disgrâces  
ah que je voudrais  
ne pas vivre davantage  
ne fut-ce qu'un seul instant*

Avant de passer à la période actuelle, je ne peux m'empêcher de citer également un ouvrage très intéressant, écrit vers 1200 :

---

<sup>6</sup> René Sieffert, dans l'introduction du Journal d'Izumi-Shikiku, Pof, Paris, 1989.

*D'une lectrice du Genji.*<sup>7</sup> Ce livre, d'une auteure inconnue, est le premier ouvrage critique littéraire de l'époque. Il écrit pour l'essentiel sur le *Dit du Genji*, mais aussi sur quatre autres monogatari. C'est à la fois une analyse psychologique des personnages, à la fois une critique des invraisemblances.

*On a beau dire que ce n'est pas la vérité que décrivent les Dits, il me semble qu'on est ici en pleine extravagance.*

**Permettez-moi, maintenant, de vous présenter quelques poèmes de Japonaises contemporaines.** Tous ces textes sont issus de l'*Anthologie de tanka japonais modernes*, publiés aux Éditions du tanka francophone en 2015 (en trois langues : japonais, français, anglais).

Tout d'abord, AKITSU Ei, (1950- ) lauréate du Prix Tanka Kenkyû :

umu naraba  
sekai o ume yo  
mono no me no  
waki-tatsu mori no  
sa-midori no naka

---

<sup>7</sup> D'une lectrice du Genji, Mumsyô zôshi, traduit du japonais par René Sieffert, Tama, Pof, Paris, 1994

Si tu donnes naissance  
accouche d'un monde !  
dans une verte forêt  
où les bourgeons  
sont un jaillissement

if you are  
going to give birth,  
deliver the world  
in the young green of  
the woods teeming with buds

BABA Akiko, (1928-) directrice de la Revue *Forêt de Tanka* :

sakura-bana  
iku-haru kakete  
oi yukan  
mi ni suiryû no  
oto hibiku-nari

fleurs de cerisier  
combien de printemps faut-il compter  
pour vieillir  
dans mon corps retentit  
un courant d'eau

cherry trees  
will get old taking  
many springs—  
through our bodies  
the sounds of flowing water

**TAWARA Machi** (1962 - ), Membre de la *Revue Kokoro no hana*  
(Fleur du cœur)

samui-ne to  
hanashi-kakereba  
samui-ne to  
kotaeru hito no  
iru atatakasa

« Il fait froid ! »  
je m'adresse à lui  
quelqu'un répond  
« oui, il fait froid »  
pour de la chaleur humaine

cold, isn't it  
I talk to you, and  
you answer  
cold, isn't it -  
I'm warm with you

TAKAGI Yoshiko (1972 - )

Habite la ville d'Iwaki, dans la préfecture de Fukushima

muzan yana

osana-go no te ni

hono-akaki

yôka kariumu

jôzai hitotsu

les pauvres !

dans la main d'un petit enfant

un comprimé

légèrement rouge

d'iodure de potassium

how cruel -

on a child's

palm

one pale red tablet

of potassium iodide